

La chair du monde chez Merleau-Ponty

ADRIAN NITA

Résumé : Le texte soutient l'idée que le corps en tant que la chair du monde montre l'accent sur l'ontologie dans la phénoménologie de Merleau-Ponty et soutient dans le même temps la continuité de ses préoccupations ontologiques de l'ouvrage *La phénoménologie de la perception* à l'ouvrage *Le visible et l'invisible*.

Mots-clé: *phénoménologie, ontologie, corporéité, l'être au monde*

Présente même des premières pages de l'ouvrage *Le visible et l'invisible*, l'expression „la chair du monde” indique une nouvelle dimension de l'analyse phénoménologique réalisé par Merleau-Ponty. On a dit même que la théorie ontologique de cet ouvrage représente une rupture par rapport à ses ouvrages antérieurs. Ainsi, la question si cette ontologie représente un abandon de la phénoménologie semble une question à bonne raison. Selon R.C. Kwant, il y a beaucoup des raisons pour croire que *Le visible et l'invisible* représente un passage de la phénoménologie à l'ontologie¹. Leonard Lawlor soutient aussi la rupture qu'il y a entre les ouvrages de jeunesse (notamment *La phénoménologie de la perception*) et les ouvrages finales (notamment *Le visible et l'invisible*). Cette rupture est montrée de cet auteur sur le langage : dans *Le visible et l'invisible*, le langage apparaît plus fondamental que la perception². Selon MC Dillon, Merleau-Ponty marque un point de hauteur maximale de l'ontologie occidentale. Cette ontologie diffère de l'ontologie soutenue par Kant, Hegel, Husserl,

¹ R. C. Kwant, *From Phenomenology to Metaphysics. An Inquiry into the Last Period of Merleau-Ponty's Life*, Pittsburgh, 1966.

² Leonard Lawlor, *Essence and Language. The rupture in Merleau-Ponty's Philosophy*, in *Studia phenomenologia*, vol. III, no. 3-4, 2003, pp. 155-162, notamment p. 156.

Heidegger or Sartre (les grandes philosophes qui ont influencé Merleau Ponty) car il a réussi élaborer le phénomène de sa sphère immanente et restaurer le transcendance¹. Positions plus modérées ont Claude Lefort, qui met un accent sur la continuité², et H. Spiegelberger, pour qui la réponse finale sur cette ontologie représente une question ouverte³.

Le contexte de l'analyse merleau-pontyen est tout à fait important. Une idée qu'il faut être soulignée est la préoccupation obsessionnelle de Merleau-Ponty pour dépasser la dichotomie cartésienne entre le corps et l'âme. Cette nature mystérieuse du corps ne semble être quelque chose de la nature d'une substance étendue, tout comme l'âme ne semble pas être une substance cogitante. L'argument principale est que s'il y a deux substances séparées l'une de l'autre, on a besoin de quelque chose qui peut expliquer l'union du corps et l'âme pour avoir un être humaine, pour avoir un individu. Cette union du corps et l'âme souligne même l'unité d'être, nullement une séparation de deux substances. On a donc besoin, de ce point de vue ontologique, d'un fondement pour rejeter la dichotomie d'apparence et la réalité. Les choses d'environ nous, le monde dans lequel nous vivons (le monde vécu) ont une pellicule que notre regard passent quand nous entrons dans un contact avec les choses. Mais tout le monde sait que n'est pas seulement une apparence, et que sous chaque chose il y a une profondeur, une épaisseur, que notre perception peut la capturer. Si de point de vue epistemologique la dichotomie cartésienne conduit à la séparation du sujet de connaissance de l'objet de connaissance (une dichotomie caractéristique pour toute la philosophie moderne), de point de vue phénoménologique la distinction entre le phénomène et l'essence est très importante

¹ MC Dillon, *Merleau Ponty's Ontology*, Bloomington, Indiana Univ Press, 1988, chap. 1. Il faut souligner que, selon Dillon, l'idée du primat du phénomène marque le signe de la continuité entre la *Phénoménologie de la perception* et *Le visible et l'invisible*.

² Claude Lefort, *Postface*, in Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1964, pp. 333-359.

³ H. Spiegelberger, *Phenomenological movement*, Hague, Nijhoff, 1969, vol. 2, pp. 574-580.

pour notre thème. Sans entrer en détail les, nous nous limitons de dire que Merleau-Ponty apporte beaucoup des objections à la réduction husserlien, par laquelle le père de la phénoménologie espère d'avoir l'accès à l'essence.

On peut ajouter à ces éléments théorétiques et historiques la célèbre dichotomie entre l'être des choses (l'être en soi) et l'être de la conscience (l'être pour soi). Merleau-Ponty n'accepte pas cette distinction de Sartre, en montrant que l'homme est essentiellement dans le monde. L'homme n'est pas un corps uni avec une âme, mais il est une vraie unité ; l'homme n'est pas une jonction de deux substances, ainsi on a besoin d'une explication de cette unité de l'individu. En outre, le corps n'est pas une chose (l'être en soi), comme la table ou le stylo, même si c'est vrai que parfois il est utilisé ainsi (voir la sexualité). Aussi, l'âme n'est pas un simple l'être pour soi, même si le monde de la conscience peut exister à part (comme est le cas de la culture). Selon Merleau-Ponty, l'être en soi et l'être pour soi peuvent être dépasser par un synthèse : l'être au monde. L'homme est essentiellement au monde, tant dans l'ordre ontologique, que epistemologique ou phénoménologique. Notre accès au monde se fait exactement de l'intérieur du monde. On ne peut pas être en dehors du monde quand on veut connaître le monde, de percevoir le monde, de parler du monde. Cet accès au monde, ce l'être-au-monde est exactement la corporéité.

Dans *Le visible et l'invisible*, le problème de la corporéité est approfondi par la charnalité. Mais, la chair n'est pas la célèbre matière des philosophes, à savoir corpuscules de l'être qui s'ajoute pour former tous les êtres¹. Mais, la chair n'est ni quelque chose psychique que serait faite par les choses existantes.

Ni matière, ni esprit, la chair est un sorte d'élément dans le sens utilisé des grecques quand ils se réfèrent à l'eau, l'air, la terre et le feu. Donc, loin d'être la substance du monde, la chair est son principe.

¹ M Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 183.

On voit que l'être est essentiellement charnel. Quand nous voyons, touchons, percevons les choses qui nous environnent sont dans le même temps très proches, par cette unité du monde vif, et éloignés par l'épaisseur de notre regard. Le regard nous dévoile les choses, mais aussi il les cache. Cette rapprochement et éloignement entre le percevant et le perçu montre aussi un épaisseur de la chair, étant en fait une possibilité de communication et un vraiment obstacle¹.

Il est claire pour quoi le visible apparaît comme la qualité prégnante d'un texture, la surface d'un profondeur, une coupe sur une unique être, un grain or un corpuscule porté par un onde d'être². Le visible total est toujours derrière nous où entre les aspects que nous voyons ; de sorte que un accès vers le visible est fait d'une expérience placée en dehors. Le corps commande ainsi le visible, mais sans l'illuminer, si l'on envisageons les deux parts (feuilles) de notre corps : le corps sensible et le corps percevant, à savoir le corps objective et le corps phénoménal.

Si la chair c'est le principe du monde et cet être charnel que peut être perçu, peut être senti il semble que entre la chair et le visible existe un rapport d'identité. Il faut souligner que la théorie merleau-pontyenne est plus complexe : entre la chair, d'une parte, et le visible et l'invisible, d'autre parte, il y a une liaison spéciale, nommé par notre philosophe *entrelacs*, *le chiasme*. Ainsi il ne soutient simplement que la chair est le visible du monde, mais que la chair est un enveloppement du visible sur le corps percevant, un enveloppement du tangible sur le corps touchant. On peut penser à notre main droite qui touche maintenant le papier et dans le même temps elle est touchée par ma main gauche. Les deux filles de l'être charnel peuvent être vu très clair dans cette image : comme tangible, le corps est une chose comme un autre chose, le corps „descende” parmi les choses ; en échange, comme touchant, le corps est différent des choses et domine les choses³. Merleau-

¹ *Ibidem*, p. 178.

² *Ibidem*, p. 180.

³ *Ibidem*, pp. 191-192.

Ponty utilise dans ce contexte un terme biologique (ou, plus exacte, botanique), *déhiscence*, a savoir l'ouverture spontanée d'un fruit quand il est arrivé à la maturité, bien sûr, pour libérer les semences. La chair est donc la déhiscence du voyant dans le visible et du visible dans le voyant¹.

Dans ce point de l'analyse il semble que Merleau-Ponty fait une concession pour le dualisme ontologique. Quelqu'un peut dire que les mains ne sont pas suffisantes pour toucher, de sorte qu'elles peuvent être considérées comme objectes, comme instrumentes. Pour sortir de ce dilemme classique provoquée par la dichotomie objet-sujet, Merleau-Ponty propose de prendre l'idée de deux filles du corps (chose parmi les choses et le percevant) comme un point de départ, comme une idée auxiliaire pour nous faire voir la complexité organique de cet être charnel.

Le corps est une chose parmi les choses dans le sens qu'il fait partie de choses sensibles, mais il n'est pas simplement une chose visible, mais il est le visible ; il n'est pas une chose visible *de facto*, mais il est visible *de jure*. Si le corps touche et voit, c'est n'est pas pour le fait qu'il y a des visibles devant lui, mais parce que ceux-ci *entrent* dans lui ; en outre, parce que ceux-ci *sont* déjà en lui. Comme le visible et le tangible sont d'une et la même famille, le corps use son l'être comme un ustensile pour participer à leur l'être, chacun des deux l'êtres étant l'un pour l'autre un archétype².

On voit maintenant que l'idée de deux filles il faut être approfondi. Nous voyons le monde sans sortir du monde et simultanément nous percevons le monde sans sortir de nous-mêmes. Le motif pour cette performance est que le corps sentant et le corps senti sont comme la face et le revers d'une médaille, ou comme deux segments d'un seul parcours circulaire qui, vu de haut marche de gauche à droite et vu de bas il marche de droit à gauche, mais qui n'est pas que une seule mouvement dans ses deux phases.

¹ *Ibidem*, p. 201.

² *Ibidem*, p. 181.

Mais si le corps est la chair du monde, où est la limite du monde? Est-il le monde *dans* mon corps? Est-il le corps *dans* le monde visible? Merleau-Ponty utilise une autre relation que l'inclusion classique ou inhérence, caractéristique pour la philosophie classique d'Aristote jusqu'à Kant. Il s'agit de la célèbre notion de *entrelacs*, de *chiasme*. Quand nous percevons les choses, notre regard balaye cette pellicule superficielle du visible. Mais cette pellicule n'est *que pour ma vision*, que par rapport à mon corps (car je n'ai pas la capacité de voir dans l'intérieur des choses). En revanche, la profondeur des choses contient le corps et contient ma vision. Ainsi, le corps comme visible est contenu dans ce spectacle grandieux. Le corps sentant sous entend le corps visible et dans le même temps sous-entend toutes les visibles ; il y a ainsi un entrelacs de l'un dans l'autre¹.

Pour abolir la dichotomie l'être en soi – l'être pour soi, Merleau-Ponty analyse la relation de la chair avec l'idée, à savoir entre le visible et l'armature intérieure qui la montre et cache. Il fait appel à une idée de Proust quand il parle d'idées musicales, productions culturelles ou d'essence de l'amour. Il s'agit de syntagme „la petite phrase” qui montre l'amour de Swann et qui est ainsi communiquée à tous qui l'écoute. La littérature, la musique, les passions et en général les expériences du monde visible, représente tant explorer un invisible, que dévoiler un univers des idées. Cet invisible ne peut pas être séparé de son apparence sensible, de sorte que l'idée musicale, l'idée littéraire ou l'amour ont le grand avantage de nous parler ; ils ont leur logique, leur cohérence, leur coupure, leur concordance². Ces idées ne pourraient être mieux connues sans notre corps et sans notre sensibilité ; ne peuvent pas être donnés sans une expérience charnelle.

L'idée est l'invisible *de ce* monde, celui qui l'habite, le soutient et le rend visible³. Quand nous parlons, ou quand le

¹ *Ibidem*, p. 182.

² *Ibidem*, p. 196.

³ *Ibidem*, p. 198.

musicien arrive à la petite phrase, la lacune est éliminée comme si se produisait une illumination de quelque chose qui était déjà présent. Selon Merleau-Ponty, ce sont les idées que nous possèdent, et nullement inverse. On constate ici le même résultat comme c'est dans le cas des choses : quand nous percevons les choses et puis nous explicitons, c'est n'est pas nous qui parlons de choses, mais ce sont les choses qui parlent par nous. Et aussi, ce n'est pas l'interprète qui chante une sonate, mais il se sent dans le service de la sonate : la sonate se chante par lui. Il y a ici une idéalité qui n'est tant étrangère à la chair, mais qui lui donne les coordonnées, la profondeur, les dimensions¹. Même l'idéalité pure, soutient Merleau-Ponty, n'est pas sans chair, n'est pas sans structures d'horizon; l'idéalité vit dans ce ceux-ci, même il s'agit d'une autre chair, d'autre horizons. Il est comme si la visibilité qui anime le monde sensible émigre dans un corps moins lourd, mais plus transparent ; comme si la visibilité change la chair, abandonne la chair du corps en faveur de la chair du langage.

Nous pouvons passer maintenant à la question posée dans le début de notre intervention ; notre position est que la théorie ontologique contenue dans *Le visible et l'invisible ne représente pas* un abandon de la phénoménologie. Même si c'est vrai que la préoccupation principale est l'ontologie, même s'il y a beaucoup d'expressions avec une grande richesse métaphysique, l'analyse merleau-pontyenne suit „le programme” tracé dans la préface de la *Phénoménologie de la perception*. Dans cette préface, il montre que la phénoménologie est l'étude des essences réintégrées dans l'existence. Comme philosophie transcendantale, elle suspende les affirmations de l'attitude naturelle, mais c'est aussi une philosophie qui soutient avec pouvoir que le monde est toujours là. Par son affirmation que le plus important gain c'est celui d'unir dans la notion de „monde” l'extrême subjectivisme et l'extrême objectivisme, Merleau-Ponty fait une très importante délimitation théorique tant par rapport à Husserl, que par rapport à Heidegger.

¹ *Ibidem*, p. 199.

Tout comme le monde, la rationalité est l'intersection des perspectives, combinaison réciproque des perceptions, et ils conduisent au sens, conduisent à la signification. Le monde n'est pas une pure existence, mais le sens qui apparaît à l'intersection de mes expériences et à l'intersection de mes expériences avec celles d'autrui¹.

Le fait que la préoccupation principale de Merleau-Ponty a été, tant dans la *Phénoménologie de la perception* que dans *Le visible et l'invisible*, l'ontologie phénoménologique peut être montré, en plus, par le fait qu'il a souligné très fort la dimension ontologique de son démarche phénoménologique. Dans sa conférence *Le philosophe et son ombre* (1959), il soutient que la phénoménologie n'est ni matérialisme ni une philosophie de l'esprit. Son opération principale est de dévoiler la couche préthéorique où ces deux idéalisations trouvent leur droit relatif et son dépassées². De cette perspective, la *Phénoménologie de la perception* représente une essaye de répondre à la question suivante : comment sortir de l'idéalisme sans retomber dans la naïveté du réalisme? La philosophie a comme préoccupation principale l'exploration de la perception, de l'art ou de la religion, l'exploration du monde perçu et du monde vécu, à savoir un monde qui ne peut pas être considéré comme moins réel. La redécouverte de ce monde nous conduit à la conclusion que dans la distinction conscience – objet, la conscience est extrêmement estompée et nos rapports avec les autres ne sont pas les rapports d'une pure pensée avec un autre pure pensée. „D'une façon générale, la philosophie retrouve cette épaisseur, et ce rapport avec les problèmes concrets qu'elle avait perdus en se faisant simple réflexion sur la science”³.

Un autre argument que la phénoménologie de Merleau-Ponty a été orienté même de son début vers ontologie peut être

¹ Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 19.

² Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, 2001, p. 268.

³ Merleau-Ponty, *Parcours 1935-1951*, Gallimard, p. 66.

montré par un court appel à l'archéologie du concept de „chair”¹. Il a reçu l'influence de Gabriel Marcel, de sorte qu'il a été préoccupé du problème du monde concret, puis du problème de l'existence et, en fin, du problème du mystère de l'incarnation. Le fait que les idées de Gabriel Marcel ont représenté un cadre qui a précédé et orienté la réception merleau-pontyenne de thème husserlien de la chair est extrêmement important². Dans un compte rendu que Merleau-Ponty a fait du livre *Etre et avoir* de Gabriel Marcel on peut voir l'importante contribution apportée par la phénoménologie pour la compréhension du propre corps et du corps de l'autrui ; ces analyses étaient les premiers essais d'une méthode générale et les premiers exemples d'un type nouveau de connaissance. L'ouverture de la phénoménologie vers ontologie résulte avec beaucoup de clarté du texte de ce compte rendu de 1936 : la méthode phénoménologique relie le sujet à être, en le définissant comme une tension ou intention orientée vers un terme. Ainsi, un champ de recherche est ouverte et il déborde le corps propre et le corps d'autrui, pour s'étendre à tous les engagements de l'âme „On prendra pour thème d'analyse l'homme percevant, pensant, voulant, espérant, aimant, priant, et les êtres perçus, connus, voulus, aimés, adorés, invoqués tels qu'ils sont visés ou du moins pressenti dans ces actes mêmes”³.

Si Gabriel Marcel offre à notre philosophe une première clef (je suis mon corps, archétype du mystère ontologique), c'est Max Scheler qui lui offre une seconde clef : si la perception, l'art, les sentiments etc. ne sont pas des dégradations de l'univers des objets de la science, ne sont pas les rêveries incohérentes du divers sensible, c'est que elles possèdent une autre nature épistémologique, irréductible à l'objectivité porteuse d'une visée et d'un sens, une nature qui maintient leur unité aussi bien contre la

¹Voir l'article de Emmanuel de Saint Aubert, „Le mystère de la chair” publiée dans la revue *Studia phenomenologica*, vol. III, no. 3-4, 2003, pp. 73-106.

²*Ibidem*, pp. 87-88.

³Merleau-Ponty, *Parcours*, pp. 38-39.

dispersion de la confusion que contre l'étroitesse de l'univocité, a savoir une nature intentionnelle¹.

Pour finir, le corps en tant que la chair du monde montre, croyons nous, l'accent sur l'ontologie dans la phénoménologie de Merleau-Ponty et soutient dans le même temps la continuité de ses préoccupations ontologiques de l'ouvrage *La phénoménologie de la perception* à l'ouvrage *Le visible et l'invisible*.

¹ E. Saint Aubert, *op. cit.*, p. 100.